



Antigone

Sophie Scholl

Gerda Taro

Frida Kahlo

Germaine Tillion

Wangari Maathai

Aung San Suu Kyi

Rebiya Kadeer...

REBELLES

Rolande Causse
Nane Vézinet

 éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

REBELLES

Des mêmes auteurs :

Rolande Causse

Premier livre de poésie, Gautier Languereau, 1980, 1999, 2002.

Rouge Braise, Folio Junior, 1985, 1992, 2000, 2004, 2007.

Mère absente, fille tourmentée, illustrations Georges Lemoine, Gallimard Jeunesse, 1985, 2002.

Les Enfants d'Izieu, Le Seuil, 1992, 2012 ; Syros Jeunesse, 2004, 2008. CD, texte dit par Bulle Ogier, Frémeaux, 2004.

Sarah de Cordoue, roman, Belin, 1997, 2006, 2009.

Martin de Marseille, Thierry Magnier, 1999, 2005.

Le petit Marcel Proust, illustrations Georges Lemoine, Gallimard Jeunesse, 2005.

La guerre de Robert, illustrations Georges Lemoine, Albin Michel, 2007.

Vive la ponctuation, illustrations Emmanuel Pierre, Albin Michel Jeunesse, 2007.

Rimbaud, choix de poèmes, illustrations Georges Lemoine, Folio Junior, 2008.

Ita-Rose, illustrations Gilles Rapaport, Circonflexe, 2008.

Mon atelier d'écriture et Mon atelier de poésie, illustrations Jean Claverie, Albin Michel Jeunesse, 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rieuse, combative, entêtée, tu te dégages sur un rideau de nuit. On entend les bombardiers et une pluie d'obus tombe du ciel.

Tu es née le 1^{er} août 1910, dans une famille juive de Galicie. Venue à Leipzig, tu as très tôt ressenti l'antisémitisme. Tes deux frères aînés s'opposent au régime nazi. Un jour, les SA viennent les arrêter mais ils sont absents. C'est toi, Gerta, qu'ils emmènent.

Dans la prison de femmes, toujours élégante, tu fais ton entrée en robe de bal et bientôt tu distribues tes cigarettes à toutes les prisonnières. Véritable boute-en-train, tu inventes une manière de faire circuler des messages de cachot en cachot. Grâce à ton passeport polonais, tu peux sortir après deux semaines d'enfermement.

Début 1934, tu pars pour Paris. Tu parles anglais et français. À quinze ans, tes parents, afin de calmer ton impertinence, t'ont envoyée en pension à Genève. Tu y as appris les bonnes manières et la langue française. À cette époque, tu décrètes que, dans ta vie, tu auras au moins deux amoureux en même temps. Il faut savoir que tu es la plus jeune de la fratrie, tu as toujours imité tes grands frères que tu suivais partout. Toi la petite fille espiègle, charmeuse, insouciant et vive, tu fus aussi un vrai garçon manqué.

À Paris, tu fréquentes les cercles antifascistes. Dans les cafés de Montparnasse, tu rencontres des écrivains exilés : Anna Seghers, Bertolt Brecht, Arthur Koestler et son épouse. Tu travailles dans une agence photographique. Là, parlant plusieurs langues, tu vends les clichés à des journaux étrangers. Mais tu dois obtenir un visa de travail et, par ailleurs, tu désires devenir photographe. Tu vas donc tenter ta chance.

Premier enthousiasme et apprentissage de ton nouveau métier auprès de quelques professionnels étrangers. En septembre 1934, au café *Le Dôme*, tu fais la connaissance d'André Friedmann, un jeune photographe, juif comme toi. Il a vingt et un ans, toi vingtquatre. Il parle mal le français ; sans argent, il met souvent son appareil photo au mont-de-piété. C'est le coup de foudre ! « Un coup de flèche ! » diras-tu. Il t'enseigne les secrets du métier. Lui, depuis l'âge de dix-sept ans, de Budapest à Berlin puis à Paris, l'œil rivé à son Leica, il observe le monde. Toi, tu es une élève attentive et douée. Tu apprends vite. Celle qui légendait et tentait de vendre des reportages se métamorphose en photographe professionnelle. Vous êtes auprès des ouvriers, présents lors des grèves dans les usines, et vous suivez les manifestations qui vont donner naissance au Front populaire¹. Mais les clichés d'André Friedmann et les tiens ne se vendent guère.

Tu réfléchis et il te vient une idée. Ton jeune ami rêve des États-Unis, aussi inventes-tu un photographe américain que tu nommes Robert Capa. De loin, il enverra ses reportages. Toi-même tu viens de changer de nom. Tu ne veux plus être Gerta Pohorylle ; désormais tu te fais appeler Gerda Taro. Le surnom de Capa vient-il du cinéaste américain Frank Capra ? Et Taro, est-ce lié à la star Greta Garbo ? Tu ris, sans répondre... Mais c'est sous ce nom que tu seras connue comme la première femme reporter de guerre.

Le 19 juillet 1936, Franco et d'autres généraux prennent les armes contre la République espagnole. Le 5 août, avec ton amoureux, tu pars à Barcelone. « Tout à coup, nous eûmes la révolution sous nos yeux ! » t'exclames-tu. Sur le terrain, Capa te montre comment opérer. Bientôt, avec audace, tu photographies la moisson sur les terres devenues collectives, les

miliciennes volontaires partant au combat, les trains surchargés de soldats qui vont vers le front d'Aragon. Les enfants t'inspirent ; tu immortalises ce garçonnet fier, portant un calot trop grand, marqué FAI (Fédération anarchique ibérique). Pour ces gens, tu ressens un sentiment de proximité et d'amitié.

De retour, avec tes amis, tu festoies. Tu chantes, tu ris, tu dances, tu flirtes... On t'aime et on te surnomme la *pequena rubia*². Tu es blonde, belle, spirituelle, cultivée. Toujours élégante, même en *battle-dress*, ta sympathie totale va aux brigadistes. Tu penses qu'ils seront victorieux et qu'il est indispensable de faire connaître leur combat. Tu te persuades que vous êtes en train de sauver l'Europe. Aussi tu suivras chaque bataille au premier plan. « Le plus près possible », comme te le conseille ton compagnon.

Maintenant, toutes vos photos, signées Robert Capa, sont envoyées à Paris. Triomphe ! On vous les achète.

Grâce à une révolution technique, le photoreportage vient de naître. De nouveaux appareils, rapides et légers, permettent de photographier les mouvements, les ambiances, les instants dramatiques. Tu travailles au Rolleiflex, pendu à ton cou, qui te permet d'affiner tes cadrages au format 6/6 cm. Capa préfère le Leica, de fabrication allemande, très mobile avec ses différents objectifs, prenant trente-six poses, au format 24/36 mm. À cette époque, les magazines, *Life*, *Picture Post*, *Vu*, *Regard*, consacrent de nombreuses pages à l'actualité en images. Des reporters y publient : André Kertész, David Seymour dit Chim ; ils sont vos amis. Certaines de vos photos, signées Robert Capa, paraissent en couverture.

Après plusieurs voyages, vous êtes connus comme d'excellents chasseurs d'images.

Maintenant, à Paris, la revue *Regard*, proche du Parti

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cependant, la colère l'envahissait lorsqu'elle repensait au vol de ses photos « japonaises ». Elle se consolait en se disant qu'elle avait réalisé un travail honnête et que ces clichés resteraient comme un témoignage de l'histoire des États-Unis².

Enfin en 2006, l'historienne Linda Gordon, dans une biographie de Dorothea Lange, lui rend hommage et met en valeur ses photographies sur les camps.

1. Association gouvernementale : office d'aide fédérale américaine.

2. En 2009, une vingtaine de photos interdites ont été exposées, avec d'autres, sur la Grande Dépression, au festival photo España de Madrid.

Nadejda Mandelstam

Pour l'amour d'un homme et de sa poésie

À Kiev, le 1^{er} mai 1919, dans un cabaret minable, je l’aperçus. Il disait un poème. Je m’approchai.

Tête haute, yeux fermés, voix sépulcrale ; les mots jaillissaient de sa bouche, gigantesques et beaux. Comme venus d’un ailleurs grave.

Après la lecture, on me présenta à Ossip Mandelstam.

Et tous deux nous ne nous quittâmes plus.

Moi, l’étudiante en peinture de vingt ans, lui le célèbre poète de vingt-huit ans, né à Varsovie. Dans une famille juive, tout comme moi.

L’année suivante, je suis devenue Nadejda Mandelstam, son épouse.

À vingt-deux ans, il avait publié son premier recueil, *La Pierre*, qui avait été un réel succès. Avec la poétesse Anna Akhmatova, ils avaient fondé L’Atelier des poètes. En Union soviétique, Mandelstam était alors aimé, protégé, célébré. Même Joseph Staline en avait entendu parler. Des étudiants apprenaient par cœur ses poésies.

*Je suis tout grelottant de gel
Et je voudrais être muet.
Mais l’or qui danse dans le ciel
M’intime l’ordre de chanter.*

Dès 1923, les mesures autoritaires du nouveau régime restreignirent les libertés. Mandelstam ne les accepta pas. Il prit parti pour de pauvres inconnus menacés. Il sauva même de la mort cinq vieillards innocents et persévéra à écrire ses poèmes comme les ombres portées de ses sensations.

*Hélas ! on t’a rompu l’échine,
Mon beau, mon pitoyable siècle¹.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De 1930 à 1933, le couple vit aux États-Unis. Le gouvernement mexicain a changé et ne passe plus de commandes aux muralistes; pire, il fait détruire certaines fresques. Terminé ce temps des peintures géantes qui ont été encouragées par l'État car éducatives et offertes à tous, y compris aux analphabètes, nombreux dans ce pays.

Diego Rivera est invité à San Francisco. Il doit y créer une immense peinture au Stock Exchange et une autre à la California School of Fine Arts. Le couple s'installe en Californie, Frida marche dans Frisco et adore le quartier chinois. L'année suivante, après un séjour à New York, ils se fixent à Detroit, où Diego doit peindre un mural sur l'industrie automobile.

En longue robe traditionnelle, la belle Frida se promène dans la ville. Bien qu'elle y ait des amis, elle n'apprécie guère les États-Unis. D'autant qu'elle y attendait un enfant, mais les médecins l'ont obligée à inter-rompre cette grossesse. Son bassin a subi trop de fractures.

Enceinte l'année suivante, elle décide de faire le maximum afin de mettre au monde un fils. « Après avoir réfléchi au sujet de toutes les difficultés qu'il provoquerait, j'étais enthousiasmée à l'idée d'avoir un enfant », explique-t-elle à un ami. Mais une fausse couche brise son rêve. Jamais elle n'aura le bébé crapaud-colombe tant désiré. Désespérée, elle réalise un dessin qui lui servira de modèle pour la toile *Henry Ford Hospital* ou *Le Lit volant*.

Nue, drap couvert de sang, la jeune femme est couchée, son vaste lit perdu dans une plaine brune. Dans sa main, elle serre trois longs fils rouges. À l'extrémité du premier, un escargot, symbole indien de fertilité, et un bassin mutilé. Au bout du deuxième, un grand fœtus, telle une statue, et une orchidée, cadeau de Diego. Le troisième montre une colonne vertébrale et une machine à stériliser. À l'horizon, de minuscules cheminées,

celles des usines Ford qu'elle avait visitées avec Diego.

Frida souffre et déteste se plaindre. À tout trémolo sentimental, elle préfère un juron. Cependant, de cette toile sourd une impression douloureuse de solitude. Prenant appui sur les peintures votives, elle invente une manière unique, personnelle et originale d'exprimer effroi et désarroi.

Puis un *Autoportrait à la frontière entre le Mexique et les États-Unis*. Au centre, une immense Frida vêtue d'une longue robe rose, un petit drapeau mexicain à la main. À ses pieds, une plantation de fleurs et de fruits alignés sous la protection de statues précolombiennes. Au-dessus, une pyramide brisée dominée par un soleil de feu, des éclairs et une lune naïve. La partie colorée de son pays s'affronte à l'autre pan du tableau où l'on voit l'Amérique des usines, son drapeau flottant dans une épaisse fumée parmi les gratte-ciel et les hautes cheminées. Le passé naturel et historique du Mexique s'oppose à la froide avancée grise de la technique industrielle américaine.

Frida supporte difficilement ces années passées aux États-Unis. Avec Diego, elle se dispute sans cesse pour retourner à Mexico. Un jour, le peintre représente un leader ouvrier américain avec le visage de Lénine. Furieux, le commanditaire, Nelson Rockefeller, ordonne à Rivera d'abandonner la fresque qui sera très vite recouverte de blanc. Le couple rentre au Mexique.

À San Angel, près de Mexico, l'inconstant Diego a fait construire deux maisons modernes aux baies immenses, un cube rose pour lui, un cube bleu destiné à son épouse. Une passerelle les relie. Mais cela ne suffit pas. Leur couple est détruit par la liaison entre Rivera et Cristina, la jeune sœur de Frida qui a servi de modèle à Rivera. Alors l'artiste quitte son époux. Elle

se débat avec son chagrin, tente de flirter, de séduire, mais Diego demeure son pôle unique. De son côté, malgré des liaisons retentissantes, il ne cesse d'admirer Frida. Sa force et sa rigueur lui sont indispensables.

Pendant cette période, elle peint le premier panneau d'un diptyque qu'elle intitule : *Quelques petites piqûres*. Sur cette toile cernée de rouge, une femme nue, le corps couvert de plaies et de sang. Un homme vient de la tuer, il tient encore un couteau à la main. L'assassin a soutenu que : « C'étaient juste quelques petites piqûres... » Un fait divers dans une société machiste.

Frida souffre d'autant qu'elle doit subir une nouvelle interruption de grossesse. Le tableau *Quelques petites piqûres* symbolise le récit muet de sa détresse.

Le deuxième panneau du diptyque s'intitule *Souvenir ou Le Cœur*. Une femme sans bras, au pied-bot. De chaque côté pendent des vêtements. À droite, une robe et un bras bien vivant, la main fine posée sur la manche vide. De l'autre côté flottent un chemisier, une jupe et le bras gauche. Cœur vide de l'héroïne, traversé par un long bâton aux extrémités duquel se balance un angelot. Au sol, dans une flaque de sang, gît un énorme cœur. Toile fantastique, surréelle, où Frida représente l'imaginaire comme personne ne sait le faire.

Cependant, en 1936, mari et femme se rapprochent, fondant un comité pour soutenir activement les républicains espagnols menacés par les généraux phalangistes. Puis Diego va bientôt obtenir du président mexicain le droit d'asile pour le proscrit Léon Trotski¹ et Natalia Sedova son épouse. Les Rivera les reçoivent chaleureusement. Frida met à leur disposition sa maison d'enfance, la Maison bleue de Coyoacan.

Bientôt, André Breton et Jacqueline sa femme, peintre elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le clergé désapprouve revendications et désordres mais il se tient coi : les prêtres ne peuvent lutter contre la population sans vider leurs églises. Le « péché de grève » n'existant pas, ils ferment les yeux sur les tracts glissés dans les missels à la messe du dimanche.

Le 18 décembre 1924, les « usiniers » font venir de Paris des briseurs de grève. La population les identifie immédiatement, bien qu'ils se fassent passer pour des demandeurs d'emploi. Ils déroutent et dérangent, on se méfie d'eux.

Le 1^{er} janvier dans la soirée, le maire et bon nombre de grévistes se retrouvent au café *L'Aurore*. Les briseurs de grève font irruption : altercations, provocations, bousculades... Un coup de feu part : le maire est blessé, une balle lui traverse la joue ; on le croit mort. La ville bascule en quelques instants dans le drame. La foule se rend à l'*Hôtel de France* où résident « les hommes de Paris » et où se tiennent les délibérations patronales. En quelques secondes, le lieu est mis à sac par la foule en colère ! Cinq ouvriers sont tués, beaucoup sont blessés. La presse régionale, jusque-là quelque peu hostile à ce combat qu'elle qualifiait de révolutionnaire, prend fait et cause pour les victimes et reconnaît la légitimité de ce mouvement. Le maire de la ville est sauvé mais il perdra définitivement la voix.

Les sardinières, qui menaient une grève pacifiste et exemplaire, qui n'ont jamais jeté une seule pierre sur quiconque, sont atterrées. Prônant toujours la non-violence, elles décident de poursuivre leur mouvement. Endurcies par les contraintes de leur travail harassant, habituées à faire preuve d'autorité dans leur foyer en l'absence de leur homme, presque tous marins, elles témoignent d'une force et d'une détermination hors du commun ! Leur lutte devient celle de tous les habitants.

Le 5 janvier 1925, les manifestations reprennent de plus belle. Toute la ville soutient les grévistes, qui ont repris le mot d'ordre des ouvrières : « *Pemp real a vo.* »

Mais qui a payé et armé les briseurs de grève ? Les commanditaires ne seront point inquiétés... En contrepartie, les usiniers ne peuvent faire autrement que de capituler. Le 6 janvier, ils signent, devant le juge de paix, un contrat qui met fin à six semaines de grève. Les femmes ont désormais un salaire horaire de vingt sous – un franc –, mais elles n'obtiennent pas pour autant l'égalité salariale avec les hommes. Sont cependant pris en compte et payés comme tels les heures supplémentaires et le travail de nuit : elles bénéficieront désormais de meilleures conditions de travail.

Le jour même, à Douarnenez, une ultime manifestation de liesse rassemble... cinq mille personnes ! Hommes, femmes et enfants défilent joyeusement et les sardinières chantent pour rendre hommage à leur maire dont le soutien fut indéfectible.

Si souvent méprisées et brimées, elles savourent leur victoire, la reconnaissance de leur travail et de leur identité d'ouvrières.

Elles ont lutté avec acharnement et gagné ce combat. Et il ne fut pas le dernier...

Ita-Rose Halaunbrenner

Ma toute petite famille

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lis : *Les quarante-quatre enfants du foyer d'Izieu, qui avaient été déportés, ont été gazés et brûlés au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, les noms suivants...*

Ces mots me foudroient. Longtemps je reste hébétée. Je ne peux plus penser. Cependant, peu à peu, pour mon fils et ma petite qui me regardent, je ne sais où je puise la force de masquer mon insupportable chagrin.

À cette même époque, je rencontre des Polonais qui ont réussi à se sauver. Ils m'apprennent que toutes les familles juives de chez moi, à Fustonowicz, ont été entraînées dans les bois, abattues et leurs corps jetés dans des fosses. C'est ce qu'on appellera la « Shoah par balles ». Un million de juifs assassinés. Je voudrais hurler contre cette guerre atroce et toutes les disparitions qu'elle provoqua. Je me rappelle Klaus Barbie, je voudrais l'avoir face à moi et lui crier ma vengeance.

Le même mois, un matin, je transporte une valise de gâteaux. Des policiers m'arrêtent et me forcent à ouvrir mon bagage. Devant cette accumulation de pâtisserie, ils veulent me conduire au commissariat. Alors, prise d'une rage incontrôlable, je leur jette au visage tout mon passé. Ce sont eux qui s'excusent.

Alexandre, après un apprentissage de maroquinier, travaille le cuir chez différents patrons. Puis il vend des vêtements sur les marchés. Monique est une excellente élève. Je vis pour eux et, dans notre quartier, j'aide les plus pauvres que moi.

Les années passent. Monique se marie. Alexandre quitte la maison mais revient sans cesse me voir.

Un soir, un simple coup de téléphone nous ramène tous deux vers le passé. L'avocat Serge Klarsfeld souhaite faire rouvrir le dossier de Klaus Barbie. Assassin de mon mari et de son neveu, responsable de la mort de trois de mes enfants, il fit déporter et

tuer tant de juifs et de résistants, dont Jean Moulin³. L'avocat demande à Alexandre de l'accompagner à Munich avec Fortunée Benguigui, mère de trois garçons morts à Izieu comme Mina et Claudine. Bien entendu, mon fils accepte. Après une rude bataille, la procédure de crime contre l'humanité est engagée.

Toujours indocile, je vieillis dans la chaleureuse tendresse de mon fils et de ma fille. La venue au monde de mes petits-enfants me ravit mais je n'oublie ni Léon, ni Mina, ni Claudine.

J'ai soixante-huit ans quand Serge Klarsfeld souhaite que j'accompagne sa femme Beate en Bolivie où Klaus Barbie vit en toute impunité. Pour le dictateur Banzer, il forme des troupes d'élite et dirige une compagnie maritime sous le nom de Klaus Altmann. Mais l'avocat me précise que La Paz est à 3700 mètres d'altitude et que je risque de souffrir d'essoufflement.

J'accepte immédiatement. C'est curieux, j'ai toujours pensé qu'un jour j'aurais ma revanche.

Bientôt nous partons en direction du Pérou. Dès notre arrivée à Lima, je suis étonnée par les nombreux journalistes qui m'interviewent longuement. Je réponds avec émotion. Mais la Bolivie refuse de nous recevoir. Beate se démène. Deux jours plus tard, nous avons l'autorisation d'atterrir à La Paz. Dans ce pays, toute déclaration à la presse nous est interdite. Barbie-Altmann est protégé par les lois boliviennes. La confrontation entre l'ancien chef de la Gestapo et moi nous est refusée. Nous suivons la voie légale et sommes reçues par le vice-ministre, à qui je conte l'histoire de ma famille. Puis, sur le Prado, j'entends des femmes converser en yiddish. Je me dirige vers elles et me présente. Elles nous invitent à déjeuner. Beate prépare une conférence de presse qu'elle donne le matin suivant, dans le hall de l'hôtel. Insoumise comme elle, je parle et crois émouvoir mon auditoire. Résultat : l'épouse de Serge Klarsfeld

est arrêtée. Inquiète, je l'attends à l'hôtel. Le soir, elle est relâchée. Le lendemain, Beate achète chaînes et cadenas; elle écrit sur des panneaux tous les crimes de Barbie. Le jour suivant, nous nous enchaînons sur un banc devant la compagnie de navigation qu'il dirige. Avec nos pancartes, nous créons l'événement et réussissons à avoir des reportages à la radio et dans les journaux. Satisfaites, nous quittons La Paz pour Lima où, dans la chaleur péruvienne, je soigne une grippe. Dix-huit jours après notre départ, nous atterrissons à Orly. Notre voyage sera le début du long processus qui aboutira à l'extradition de Klaus Barbie.

En 1981, Fortunée Benguigui et moi sommes invitées en Israël afin d'inaugurer le mémorial de la Déportation des juifs de France, à Roglit. J'y retourne une seconde fois en février 1983. Dans le car, j'écoute la radio et, soudain, j'entends que Barbie est enfin extradé et que son avion vole vers la France.

Je rentre rue des Rosiers. Chaque jour, je m'assois sur un banc. Des enfants d'origine maghrébine et d'autres viennent me parler. Je leur offre des bonbons. À ceux qui me paraissent les plus démunis, je distribue parfois quelque argent. J'ai appris à apprécier le moindre petit instant de joie. Mais j'attends avec impatience le jugement de Klaus Barbie.

En 1987, son procès commence au palais de justice de Lyon. Monique, Alexandre et moi rejoignons notre avocat, Serge Klarsfeld, dans cette ville.

Au procès, Alexandre prend la parole le premier et accuse par deux fois Klaus Barbie. Il a torturé et tué son père et fait assassiner son frère de quatorze ans. Puis, avec les quarante-deux enfants réfugiés à Izieu, ses deux petites sœurs ont été déportées. Restées seules de la colonie à Drancy, elles sont parties le 30 juin 1944, dans l'avant-dernier convoi n° 76, pour Auschwitz-Birkenau. Arrivées le 3 juillet, elles y ont été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En 1959, entrée au ministère de l'Éducation nationale, vous y promulguiez l'enseignement en prison.

Par ailleurs, l'Organisation mondiale de la santé vous charge d'enquêter sur les conditions de vie des femmes du Maghreb et du Moyen-Orient. Une fois encore, vous soulignez la nécessité de la scolarisation de toutes les femmes, ainsi que la maîtrise de leurs maternités, déplo-rant que « l'immense monde féminin reste à bien des égards une colonie ».

Reconnue comme une éminente spécialiste des sociétés du Bassin méditerranéen, vous multipliez vos voyages d'études, organisez des missions scientifiques aux côtés de jeunes chercheurs dans divers pays africains ainsi qu'en Inde. Toujours attentive au bien-être de vos collaborateurs, vous leur faites la surprise, un soir de Noël, d'un repas de fête en plein désert !

Vos recherches et vos expéditions « sur le terrain » alimentent sans cesse votre enseignement et vos publications.

Dans le milieu des années soixante, vous faites l'acquisition d'une propriété à Plouhinec en Bretagne. Avec l'énergie et la passion qui vous caractérisent, vous transformez cette lande stérile en un vaste « parc-jardin » luxuriant qui regorge d'arbres fruitiers et de fleurs innombrables. Vous y séjournez fréquemment, y recevez avec bonheur vos nombreux amis ainsi que les étudiants qui travaillent avec vous et préparent leurs thèses.

Durant ces années, vous écrivez un certain nombre d'ouvrages, travaillez à la réédition de ceux publiés antérieurement.

Parmi les plus importants figurent *Le Harem et les cousins*, *Ravensbrück*, ouvrage paru dès 1946, repris et complété en 1977, puis en 1988, *L'Afrique bascule vers l'avenir*, *Les Ennemis complémentaires* (sur la guerre d'Algérie), publié en 1960 et enrichi en 2005 de documents inédits.

À quatre-vingt-seize ans, vous vous engagez dans la lutte contre la torture en Irak.

Votre dernier combat, en 2004, est celui de la défense active des sans-papiers.

Vous vous éteignez dans votre maison familiale de Saint-Maur, le 19 avril 2008, quelques jours avant d'atteindre votre cent-unième année.

Vous n'avez jamais cessé de lutter contre toutes les formes d'oppression, conjuguant constamment action et réflexion, cherchant toujours à comprendre mais aussi à aider toutes les victimes que vous avez approchées. Jusqu'à votre dernier souffle, vous avez été une farouche adversaire de l'ignorance et de l'injustice.

Lors de la sortie de votre ouvrage *Il était une fois l'ethnographie*, en 2000, vous confiez à un journaliste : « Si l'ethnologie, qui est affaire de patience, d'écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c'est à apprendre à vivre ensemble. »

4. *Verfügbar* : mot allemand qui désigne une personne toujours disponible, corvéable à merci.

5. Front de libération national, parti fondé en novembre 1954. Il appela à l'union de toutes les forces politiques indépendantistes pour engager une lutte contre la France coloniale et créer un État algérien démocratique et populaire.

6. Organisation de l'armée secrète, organisation française clandestine créée en février 1961 par des militaires et des hommes politiques partisans de l'Algérie française.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans leur consentement. C'est inadmissible !

– Mais comment réformer les mœurs alors que les talibans chassés s'infiltrèrent à nouveau ? Les chefs locaux s'opposent à toute liberté. Nous-mêmes, et toutes les femmes, qui avions abandonné la *burqa*, nous la remet-tons pour être plus tranquilles dans les rues.

– Le long du chemin de l'école, on attaque et jette de l'acide sur le visage et le corps de nos jeunes lycéennes. Dans les cités, comme dans les villages, les Afghanes souffrent. Moi, je me bats pour que nous retrouvions un pays de paix dans lequel toutes les femmes pourraient vivre librement.

– Nous devons te féliciter Fawzia, tu luttas au prix de ta vie. Et tu as des enfants à élever.

Je me rappelle ce fameux jour où, sans échanger un mot, j'étais rentrée avec mon frère. À la maison, je racontais notre mésaventure à ma mère. Puis je me suis mise à écrire un poème de colère. Je le possède encore et l'apprécie toujours. J'ai envie de vous le dire :

Résistons

Un oiseau de silence s'élançait

Résistons

Un cri croît et vainc une chaîne de monts

Résistons

Osons nous en prendre à ceux qui nous terrorisent

Résistons

À la liane qui se noue autour de notre cou

Résistons

Au vent afghan offrons nos gestes de douleur

Résistons

Soyons femmes-force, femmes-courage, femmes-paroles

Résistons, résistons, résistons.

– Nasreen, toi, la “petite morte”, reprends la poésie. J’attends la prochaine réunion pour entendre tes œuvres... Tu nous distrairas, nous en avons tant besoin...

– Merci Fawzia. Je prépare des chansons pour mes élèves, pour vous je vais écrire la nuit, comme autrefois...

– Chacune sa vocation ! Pour notre pays épuisé par tant d’années de combats, il nous faut persévérer. Maintenant, nous avons réussi à ouvrir des écoles, nous nous sommes lancées dans la politique, dans le journalisme. Vous êtes doctoresse, infirmière, institutrice... C’est un progrès, mais il y a encore tant de femmes contraintes à vivre sous la domination totale des hommes.

– Alors nous devons résister. Par les mots que nous échangerons, nous bouleverserons peut-être des choses...

– Je voudrais que ferment pour toujours ces pauvres boutiques de brocante, remplies de toutes les misères que les Kaboulis sont obligés de vendre ! Souhaitons qu’un jour, sur les places, la musique hurle, les cerfs-volants montent haut dans le ciel et les oiseaux, dans leur cage, chantent... Qu’il n’y ait plus aucun danger et que les marchés se couvrent de légumes, de fruits et de fleurs...

– Mon Dieu ! Vous avez entendu ? Une explosion, un attentat ? Et pas loin d’ici. Encore des blessés, des morts peut-être ? Courons voir si l’on peut apporter quelque secours...

– Allons-y toutes, enfilons nos *burqas*, nous te protégerons Fawzia... Encore du sang, encore des atrocités ! Marchons serrées les unes contre les autres... »

Anna Politkovskaïa

La force vive assassinée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sujet des stérilisations était prescrit !

Aujourd'hui, l'organisation Amnesty International est en discussion avec les avocats de la défense des droits de l'Homme à Lima pour décider d'une nouvelle stratégie. Peut-être portera-t-elle ce cas devant la cour américaine des droits de l'Homme ?

Toutes celles appartenant au comité des femmes stérilisées d'Anta, n'ayant obtenu aucune des excuses et compensations qu'elles souhaitaient, désirent continuer les poursuites. Elles espèrent toujours soins et dédommagements pour toutes les victimes répertoriées.

Dans les quartiers les plus pauvres de Lima ou dans leur mesure, ces paysannes étonnent par leur intelligence, leur énergie malgré leur affaiblissement, leur solidarité et leur entêtement. Elles gardent la ferme volonté de ne pas céder.

Elles demeurent des lutteuses généreuses. Des femmes de cœur.

Suite à de graves menaces, l'avocate de ce dossier a dû s'exiler.

Aung San Suu Kyi

La passion de son peuple

Fine, élégante, cheveux noirs noués en un chignon piqué de fleurs, idole du peuple birman et prix Nobel de la paix, telle est Aung San Suu Kyi, femme politique qui sans cesse lutte pour son pays.

Suu Kyi n'a que deux ans lorsque meurt son père. Il présidait le conseil exécutif chargé de la préparation de l'indépendance, le 19 juillet 1947, quand il est assassiné par ses rivaux. Sept de ses collaborateurs sont également tués.

Le général Aung San avait permis à la Birmanie d'accéder à l'indépendance, après plus d'un siècle de colonisation britannique. Aimé pour sa droiture et son intégrité, il fut considéré comme le libérateur du peuple birman qui avait mis en lui tous ses espoirs.

La petite fille grandit dans l'ombre de ce héros omniprésent auquel la population voue un véritable culte. Il repose dans un mausolée édifié au pied de la pagode de Shwedagon, site bouddhiste de Rangoon.

Sa mère, Daw Khin Kyi, éduque ses trois enfants selon les principes chers à son époux défunt : altruisme, honnêteté et courage.

Six ans plus tard, une nouvelle tragédie endeuille cette famille : un des frères de Suu Kyi, de un an son cadet et dont elle est très proche, se noie dans l'étang qui borde leur propriété.

Mais Daw Khin Kyi n'est pas femme à se laisser terrasser par ses malheurs, si grands soient-ils. Restée fidèle au parti du Premier ministre U-Nu, ancien compagnon de son mari, elle est élue au Parlement, bien qu'elle déplore les faiblesses de ce gouvernement; elle œuvre au développement social et à l'amélioration de la condition féminine dans un pays où le mari

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

poste d'assistante en anatomie vétérinaire à l'antenne universitaire de Makerere, installée à Nairobi. Rapidement, elle intègre l'équipe d'enseignants-chercheurs et prépare un doctorat de troisième cycle.

Elle aime vivre dans la capitale, qui à cette époque est une ville propre et sûre, agrémentée de nombreux espaces verts.

Au printemps suivant, Wangari rencontre son futur mari, Mwangi Mathai, qui comme elle a fait ses études aux États-Unis. Cependant, studieuse, elle se rend en Allemagne pour se spécialiser dans la manipulation des microscopes électroniques. Elle travaille essentiellement à l'université de Munich et perfectionne son allemand au Goethe Institut.

De retour à Nairobi, en 1969, elle épouse Mwangi et rejoint l'école vétérinaire avec le titre de maître-assistante, tout en poursuivant ses recherches doctorales et la rédaction de sa thèse. Durant cette même année, son mari se présente aux élections législatives. Wangari, enceinte d'un premier enfant, l'aide activement dans sa campagne électorale. Son époux perd les élections à quelques voix près, tandis que Wangari met au monde un garçon, prénommé Waweru.

Elle soutient sa thèse en 1971 et devient la première femme d'Afrique de l'Est et d'Afrique centrale titulaire du titre de docteur ès sciences. Peu de temps après, sa fille, Wanjira, voit le jour, le lendemain de Noël.

Son doctorat lui vaut d'être promue maître de conférence. Avec sa collègue titulaire de la chaire de biochimie, elle lutte pour faire reconnaître leurs droits : en effet, leur salaire est de beaucoup inférieur à celui des hommes. De plus, l'université leur refuse le logement, l'assurance sociale et les cotisations de retraite sous prétexte que leurs maris subviennent à ces besoins ! Elles mènent toutes deux un virulent combat, créent un syndicat et engagent un véritable bras de fer avec l'administration

universitaire. Mais sous l'influence de leur époux, peu de femmes rallient leur cause.

Ses origines paysannes, son profond respect de la nature et ses recherches en biologie et en médecine vétérinaire ont éveillé depuis longtemps la conscience écologique de Wangari.

Pendant son absence, la déforestation massive, causée par les colons pour agrandir leurs plantations de thé et de café, a entraîné peu à peu l'érosion des sols. À la saison des pluies, les rivières bouillonnantes ruissellent le long des routes. Elles transportent la terre fertile qu'aucune racine ne peut plus retenir. Lors de ses missions, Wangari constate avec effroi la disparition d'une grande partie de la flore et de la faune. Dans de nombreuses régions, les femmes manquent de bois pour cuire leurs aliments et clôturer leurs champs, ainsi que de fourrage pour le bétail amaigri. Pour la première fois, les enfants souffrent de malnutrition.

Wangari refuse de considérer comme inéluctable les conséquences catastrophiques de ce déséquilibre.

Une solution évidente s'impose à elle : il faut reboiser le Kenya !

De cette idée, qui lui paraît toute simple, est né le mouvement de la Ceinture verte, aujourd'hui connu dans le monde entier.

Le Conseil national des femmes du Kenya, où siège Wangari Maathai, choisit la Journée mondiale de l'environnement, le 5 juin 1977, pour lancer l'opération appelée symboliquement la « première Ceinture verte » : sept arbres, dédiés à des personnalités de différentes ethnies, sont plantés avec solennité au parc Kamukuji de Nairobi, en présence du président Kenyatta.

Deux mois plus tard, la deuxième Ceinture verte voit le jour dans une ferme collective gérée par huit cents femmes, au nord-ouest de la capitale. Au fil des mois, les initiatives se multiplient. Peu à peu, les agriculteurs, les religieuses et les enseignants mettent en œuvre leurs propres programmes de plantation.

Wangari lance le slogan : « Un homme, un arbre », afin d'inciter la population à planter autant d'arbres qu'il y a d'habitants.

Pour mener à bien cet ambitieux projet, il faut créer des pépinières dans les villages et former les femmes à la gestion et à l'entretien de leurs semis. Ces « pionnières » initient à leur tour leurs voisines et, d'un bout à l'autre du pays, de nouvelles plantations voient le jour. Wangari prend plaisir à mettre elle-même « la main à la pâte » ; agenouillée dans la terre aux côtés des villa-geoises qui la reconnaissent comme une des leurs, elle retrouve les joies de son enfance paysanne.

À cette époque, de tensions en conflits, son couple traverse plusieurs crises. Chacun s'efforce de les surmonter. Pourtant, un jour de juillet 1977, Mwangi quitte brusquement et définitivement son épouse.

Celle-ci, bien que très affectée, réorganise courageusement sa vie autour de ses trois jeunes enfants. Ses cours à l'université, ses travaux de recherche et ses activités au mouvement de la Ceinture verte ne lui laissent guère le temps de s'apitoyer sur son sort.

Cependant, son mari l'accable publiquement de récriminations grossières et mensongères, dont les médias se délectent. Au terme d'un procès houleux, le divorce est prononcé aux torts de l'épouse.

Révoltée, cette dernière accuse publiquement les juges de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réprimande son épouse. Sans cesse enceinte, elle demeure néanmoins rebelle à tout diktat chinois. Exaspéré, son mari la frappe. Elle ne peut le supporter. Lasse, elle décide de divorcer.

Du petit commerce à la richesse

Rebiya refuse toute pension. Pour réussir à gagner sa vie, elle laisse ses six enfants à son mari et part à Aksou. Dans cette ville, avec l'argent que son père et son frère lui ont donné, elle loue une petite boutique, achète savons et bacs, ainsi qu'un lit. Elle y ouvre une blanchisserie. Afin de ne pas être reconnue, elle porte le voile. Elle lave, recoud, repasse les vêtements à la perfection ; une clientèle fidèle rend son entreprise prospère. Dès qu'elle réussit à faire des économies, elle achète vêtements et jouets qu'elle envoie à ses enfants par l'intermédiaire de son frère. Elle s'épuise au travail, mais est satisfaite de son indépendance. Rebiya a toujours pensé que le commerce faisait partie des professions estimables qui lui permettraient de sauver sa famille et son pays.

Un jour, elle apprend qu'à Shaja elle peut trouver de nombreuses peaux de bêtes en échange de pains de savon. Elle a entendu dire qu'à mille kilomètres de là, dans la ville de Khotan, des fourreurs en ont un grand besoin. Elle entreprend de longs voyages, achète et vend ses peaux, et, au prix d'efforts, accumule un petit pécule. Observatrice pleine d'astuces, dans chaque ville elle note sur un carnet les besoins des habitants.

Lorsque d'autres copient son commerce de peaux, elle décide de partir à Shanghai pour acquérir des babioles bon marché et des vêtements qu'elle commercialisera au Turkestan. Là, elle rencontre des Chinois sympathiques et comprend que seul le régime politique peut nuire à l'entente et détruire les

rapports humains.

Grâce à son frère, elle a le bonheur de revoir ses enfants. Ils ont grandi, la réclame, et chacun lui apparaît avec sa personnalité singulière.

Les qualités exigées pour devenir son futur mari

Après ces années de commerce qui l'ont enrichie, de retour chez elle, son père, comme les autres membres de sa famille, exige qu'elle se remarie. Alors elle impose ses conditions. Impérative, elle dresse la liste des qualités de son futur époux.

« Il sera beau... Je veux également qu'il ait fait de la prison... Et il doit être prêt à se battre pour la liberté de notre peuple... »

Sa sœur connaît cet homme idéal ! Il vit loin, à Artush. En 1964, il a osé organiser une importante manifestation pour l'indépendance. Le soir même, il était arrêté, maltraité et emprisonné durant des années. Immédiatement, Rebiya entreprend un long voyage jusqu'à lui. Elle le découvre, poète solitaire, vivant auprès de sa mère. Elle se présente comme une jeune femme de vingtneuf ans, divorcée et mère de six enfants. Elle ose lui avouer qu'il possède neuf sur dix des qualités qu'elle réclame pour son futur mari, mais a-t-il la dixième : l'aime-t-il ? Stupéfait, voire effrayé, Sidik Rouzi refuse de l'épouser. Déçue, mais très amoureuse, elle rentre à Aksou.

Des mois passent. Il vient dans sa ville, la rencontre, lui offre des poèmes et avoue qu'il pense sans cesse à elle. Ils décident de se marier. Mais avant, elle exige son indépendance absolue, veut voyager comme elle l'entend et rester au service de leur peuple. Sa famille juge Sidik comme un poète va-nu-pieds, elle désapprouve cette union. Cependant, en juillet 1978, ils

fêtent leurs épousailles. « À cet instant, grâce à l'amour de Sidik et de mon pays, j'étais la femme la plus heureuse... », déclare-t-elle.

Cependant, elle comprend vite que son mari est un intellectuel, un contemplatif. C'est elle seule qui doit continuer à commercer. Car sans argent, rien n'est possible pour aider les plus démunis.

Rebiya soutient toute sa famille. Son mari, ses enfants et elle s'établissent dans la capitale, Ürümqi. Elle entreprend de vendre du bois. Dur labeur mais gains considérables.

Exténuée, quelque temps plus tard, elle se lance dans la mode. Cette commerçante « aux mains d'or » porte une veste noire à gros pois blancs sur une jupe sombre. On l'admire. Ingénieuse, elle fait confectionner un grand nombre de costumes semblables. Ils se vendent comme des petits pains ; jusqu'au jour où d'autres marchands l'imitent !

La fortune lui sourit...

À la fin de 1979, un regain de liberté fleurit. Renaissance des monuments, littérature islamique et écriture arabe autorisées, les bazars en plein air s'installent à nouveau et, comme jadis, les nomades ont enfin le droit de posséder des troupeaux.

Après de longues démarches, Sidik obtient un poste d'enseignant de littérature chinoise à l'université.

À Canton, Rebiya achète tissus et appareils électroménagers. Les Chinois s'emparent de toutes les marchandises. Alors, avec des associés, elle monte un restaurant afin de payer ses dettes.

Puis elle abandonne le commerce pour l'immobilier. Elle achète un emplacement couvert de débris, le fait nettoyer et ouvre *Le Bazar des femmes*, inauguré le 8 mars 1987. Sur ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

JING SAN SUU KYI, ARIS (Michaël), *Se libérer de la peur*, éditions des Femmes.

ALISE (Thierry), *Aung San Suu Kyi, le jasmin ou la lune*, J'ai lu (coll. « Document »).

Wangari Maathai

MAATHAI (Wangari), *Celle qui plante les arbres*, éditions Héloïse d'Ormesson.

—, *Un défi pour l'Afrique*, éditions Héloïse d'Ormesson.

NIVOLA (Claire), *Mama Miti, la mère des arbres*, Le Sorbier.

Rebiya Kadeer

KADEER (Rebiya), *Au nom du peuple ouïghour*, L'Archipel.

Nous remercions :

Bernard Andreu, Marie-Christine Bruyère,
François Delpla, Marie-Thérèse Devèze,
Sabrina Geffroy, Alexandre Halaunbrenner,
Alice Hébert, Michel Kernaleguen, Georges Lemoine,
François Maliet, Claude Michel, Jean-Luc Vézinet.

Table des matières

- Prologue :Antigone – La première résistante
Sophie Scholl – Une rose blanche
Gerda Taro – Toi, la si vivante, si vite oubliée
Dorothea Lange – Interdite de photographies
Nadejda Mandelstam – Pour l’amour d’un homme et de sa poésie
Frida Kahlo – La colombe et l’éléphant
Les sardinières de Douarnenez – Les ouvrières de la mer
Ita-Rose Halaunbrenner – Ma toute petite famille
Germaine Tillion – La lampe secrète de toute civilisation
Les mères argentines – Éternellement, sur la place de Mai, elles tournent
Femmes d’Afghanistan – Une rencontre comme autrefois
Anna Politkovskaïa – La force vive assassinée
Amérindiennes du Pérou – Des blessures ineffaçables
Aung San Suu Kyi – La passion de son peuple
Wangari Maathai – La femme qui planta cinq millions d’arbres
Rebiya Kadeer – Voix du Turkestan oriental



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
259/2012

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 2012
N° d'impression :